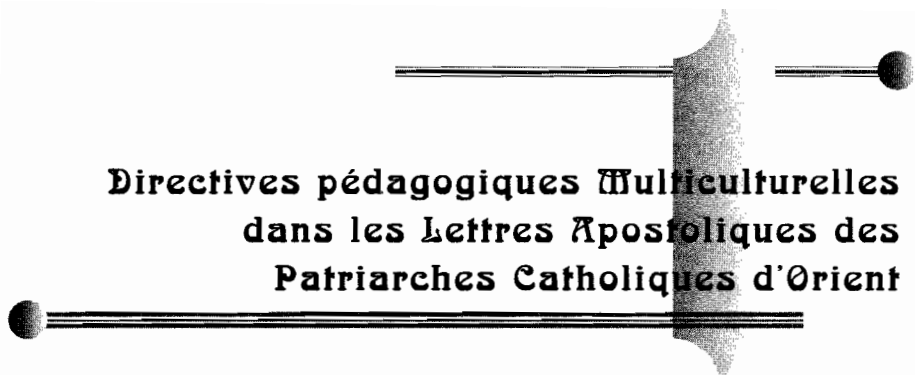


Directives pédagogiques multiculturelles dans les lettres apostoliques des Patriarches catholiques d'Orient / Dr Béchara Sargi. — Extrait de : Annales de philosophie et des sciences humaines. — N° 9 (1998), pp. 61-79.

Titre de couverture : Annales de philosophie et des sciences humaines

I. Pédagogie. II. Lettres apostoliques. III. Patriarches et patriarcat catholiques orientaux.

PER L1044 / FP63328P



**Directives pédagogiques Multiculturelles  
dans les Lettres Apostoliques des  
Patriarches Catholiques d'Orient**

*USEK, le 11 avril 1996*

**D<sup>r</sup> Béchara SARGI**

Professeur à l'Université Saint-Esprit de Kaslik — Liban

**L**e titre suscite quatre questions auxquelles je réponds dans ma conférence :

- 1- Quelles sont ces lettres apostoliques communes ?
- 2- Qui sont les auteurs de ces lettres communes ?
- 3- Quelles sont les circonstances de leurs apparitions ?
- 4- Quelles sont les directives pédagogiques multiculturelles contenues dans ces lettres ?

I- À la fête de Pâques 1992, les Patriarches catholiques d'Orient publiaient, pour la première fois dans l'histoire, une première lettre pastorale commune

adressée à tous les fidèles de leurs communautés respectives partout où ils se trouvent. Cette lettre faisait suite au second congrès tenu par leur Conseil général au Caire, du 17 au 22 février, sur invitation de sa Béatitudo le Patriarche Stéfanous II Ghattas, Patriarche d'Alexandrie pour les Coptes catholiques. Cette lettre avait pour titre : « La présence chrétienne en Orient, témoignage et mission ». À noter que l'Égypte est actuellement le pays d'Orient où vit la plus grande communauté chrétienne.

Le Conseil des Patriarches catholiques d'Orient avait tenu, au Liban, et sur invitation de sa Béatitudo le Patriarche Nasrallah Sfeir, son premier congrès, du 20-24 Août 1991. Le 12 juin de la même année, sa Sainteté le Pape Jean-Paul II avait annoncé un Synode pour le Liban, qui se tint au Vatican du 27 novembre au 14 décembre 1995, « pour aider les Libanais à réparer les erreurs de la guerre et à reconstruire l'entente inter-libanaise sur des bases solides et profondément humaines, inspirées bien entendu, des valeurs chrétiennes ».

À la fin du congrès, sa Béatitudo Nasrallah Sfeir, donna lecture à Bkerké, le Siège Patriarcal Maronite, d'une lettre commune adressée de la part des Patriarches aux catholiques leurs fils, et à leurs frères les chrétiens, les musulmans, les juifs, aux chrétiens dans le monde et à la famille internationale. Ce premier congrès eut pour objet d'étude deux thèmes principaux :

- 1- Le nouveau Droit canonique pour les Églises orientales, qui devait être appliqué à partir du premier octobre de l'année en cours.
- 2- Les relations islamo-chrétiennes dans les pays arabes.

À la fête de Noël 1994, leurs Béatitudes publiaient leur seconde lettre pastorale commune qui avait pour titre : « Ensemble devant Dieu pour le bien de la personne et de la société : la coexistence entre les musulmans et les chrétiens dans le monde arabe ». Cette lettre était adressée aux évêques, prêtres et diacres, aux fils et filles : religieux, religieuses et fidèles dans toutes les éparchies des pays arabes et des pays d'émigration. Le mardi 20 septembre, sa Béatitudo le Patriarche Ignace IV Hazim, Patriarche d'Antioche et de tout l'Orient pour les Grecs Orthodoxes, répondait à l'invitation qui lui fut adressée par sa Béatitudo Maximos V Hakim, au nom du Conseil des Patriarches catholiques. Sa Béatitudo était accompagné de Monseigneur Georges Khodr, Métropolitain du Mont-Liban, et de Monseigneur Elias Aoudé, Métropolitain de Beyrouth. Après un échange d'idées fraternel au sujet de certains problèmes cruciaux concernant les com-

munautés catholiques et grecques-orthodoxes, comme la participation aux sacrements, les mariages mixtes et la communion solennelle, un comité pour les affaires œcuméniques commune fut constitué de membres catholiques et orthodoxes : Monseigneur l'évêque Paul Matar, Vicaire patriarcal général pour les maronites, Monseigneur Cyrille Sélim Boustros Archevêque de Baalbeck pour les grecs-catholiques, Monseigneur Georges Khodr Métropolitte du Mont-Liban pour les grecs orthodoxes et Monseigneur Elias Aoudé Métropolitte de Beyrouth pour les grecs orthodoxes.

Éditée en arabe et en français simultanément, cette lettre communiquait les conclusions de deux congrès : le premier fut tenu à Amman - Jordanie, du 17 au 21 mai 1993, sur invitation du Patriarche latin de Jérusalem Michel Sabbah, et il eut pour thème : « *Les relations islamo-chrétiennes* ». Le second congrès fut tenu au Siège du Patriarcat grec-melkite au Liban, du 19 au 24 septembre 1994, sur invitation de sa Béatitudo Maximos V Hakim, et il eut pour thème : « *La pluralité des patrimoines au service des Églises orientales* ».

En 1995, le congrès s'est tenu au Siège du Patriarcat arménien catholique à Bzoummar - Liban, du 4 au 9 septembre, sur invitation de sa Béatitudo Jean-Pierre XVIII Gasparian, et il eut pour thème : « *Qui dites-vous que je suis ?* » (Mat.16 :15). La journée du mardi 5 septembre fut consacrée à la rencontre catholique - orthodoxe, où furent présents aussi sa Béatitudo le Patriarche Ignace IV Hazim et les membres du comité des affaires œcuméniques communes. Un accord fut conclu au sujet des thèmes suivants :

- 1- Les mariages mixtes.
- 2- La préparation au mariage.
- 3- La première communion ou bien la communion solennelle.
- 4- La participation aux sacrements.
- 5- L'enseignement religieux commun.
- 6- Comment affronter les sectes.

Cet accord fut approuvé par le st Synode anthiochien réuni au couvent du Balamand du 16 au 22 octobre 1995 sous la présidence de sa Béatitudo le Patriarche Ignace IV Hazim.

*En ce qui concerne les mariages mixtes :*

- 1- Les Églises catholique et orthodoxe s'acceptent mutuellement en tant

qu'Églises sœurs, c'est pourquoi il est interdit de rebaptiser n'importe quel fidèle appartenant à l'une des deux Églises, catholique ou orthodoxe, à l'occasion de son mariage avec un fidèle appartenant à l'une de ces deux Églises.

2- On laisse la liberté à chacun des deux conjoints de garder son appartenance à son Église, après le mariage.

3- La coutume suivie, depuis des centaines d'années, entre les deux Églises sœurs, exige que l'on baptise les enfants et qu'on les enregistre à l'Église de leur père, sans exiger de l'épouse des garanties antécédentes en ce qui concerne le baptême des enfants et leur éducation dans son Église propre.

*En ce qui concerne la première communion :*

Par respect de l'Église catholique à l'égard de la tradition orientale suivie dans l'enseignement chrétien, selon laquelle l'enfant orthodoxe reçoit le pain consacré avec les sacrements du baptême et de la confirmation, l'Église catholique exige de tous les responsables de l'éducation dans ses écoles et paroisses de s'abstenir d'associer les enfants orthodoxes aux cérémonies de première communion ou de la communion solennelle, et de se conformer à n'importe quelle directive paroissiale prise par l'autorité orthodoxe à ce propos.

*En ce qui concerne la "communicatio in sacris" :*

La participation complète aux sacrements entre les enfants des deux Églises découle de l'unité doctrinale complète entre l'Église catholique et l'Église orthodoxe. Quand arrivera cette unité complète, nous participerons à la table une du Christ. En attendant cette échéance, les deux Églises permettent à leurs enfants de communier dans une Église sœur quand c'est nécessaire et pour un bien spirituel certain, et quand il est impossible de communier dans l'Église à laquelle appartient le fidèle. Tout comportement contraire nuirait au dialogue œcuménique.

*En ce qui concerne le catéchisme commun :*

Nous envisageons de composer un catéchisme commun dans le plus proche délai et nous incitons à le réaliser très prochainement. Nous trouvons dans cet enseignement une occasion dans laquelle le fidèle fait connaissance de l'Église à laquelle il n'appartient pas. Il faut, pour cela, qu'aucune des deux Églises sœurs ne soit objet de la critique dans cet en-

seignement, ni de manque d'égard. En vue de garantir ce but il faut dès maintenant s'accorder à composer des textes d'enseignement qui respectent les règles et les principes œcuméniques, et cela avant de les mettre en cours.

## *II- QUI SONT LES AUTEURS DE CES LETTRES COMMUNES ?*

Ce sont les vénérables chefs ecclésiastiques des Églises catholiques d'Orient. Leurs communautés groupent deux millions et demi d'adeptes, soit près de 20% des Chrétiens du Moyen-Orient. Si on excepte les chrétiens d'Égypte, leurs fidèles représentent près de 2/3 des chrétiens du Moyen-Orient.

Chacun d'eux se distingue par une vie authentiquement chrétienne, une sagesse spéculative éclairée par l'Esprit-Saint, une prudence pratique soutenue par la grâce divine, et un courage animé par la foi.

Chacun d'eux détient, à la tête de sa communauté, un pouvoir sacerdotal et pastoral, issu du Christ, perpétué fidèlement à travers les vingt siècles écoulés, et adapté soigneusement aux divers pays de la région. Ce pouvoir est transmis à chacun d'eux sacramentellement par l'imposition de la main hiérarchique qui remonte jusqu'aux Apôtres, il leur est officiellement reconnu par leurs fidèles ainsi que par les autorités politiques des pays où ils résident.

Le titre de Patriarche qu'ils portent a été conféré à leurs prédécesseurs, notamment aux évêques de Rome, de Constantinople, d'Alexandrie et d'Antioche et de Jérusalem, par le Concile de Chalcédoine en 451. La priorité hiérarchique apostolique fut reconnue aux trois sièges de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche au Concile de Nicée en 325.

Déjà, à la fin du siècle précédent, l'Arménie s'était convertie au Christianisme grâce à st Grégoire l'illuminateur qui fut proclamé premier « Catholicos » ou Patriarche de l'Église d'Arménie. En outre, l'Arménie fut la première nation à adopter le Christianisme comme religion d'État, à la fin du III<sup>e</sup> siècle.

En cette période aussi, l'Église en Mésopotamie, fondée par les compagnons de saint Thomas l'Apôtre, vivait son âge d'or. Elle aimait s'appeler « Église de l'Orient », et de grandes Écoles de théologie y fleurissaient et rivalisaient avec Antioche.

En outre, au Concile de Nicée, une grande divergence culturelle entre l'Église d'Alexandrie et celle d'Antioche fut constatée. La théologie

d'Alexandrie, spiritualiste et mystique, réussit à assumer la culture grecque et finit par la christianiser. Marquée par la philosophie platonicienne, elle exagère l'opposition entre les aspects matériels du corps, plutôt pervers, et la dignité des aspects spirituels. La Christologie alexandrine part de l'Unité du Christ avec Dieu, et se concentre davantage sur la contemplation du mystère de Dieu.

Antioche porte son attention sur la mission de Jésus sur terre pour actualiser sa solidarité avec les hommes. Les Antiochiens sont très sémites ; ils recourent à l'expression concrète plutôt qu'à la déduction à partir des idées qu'ils peuvent avoir sur Dieu. Ils sont attachés à la transcendance d'un Dieu Unique.

La divergence culturelle profondément accentuée n'a pas empêché les pères réunis au Concile de Nicée de s'accorder sur un credo commun que nous récitons officiellement de nos jours.

Dans cette assemblée des Patriarches de l'Orient catholique, trois portent le titre de Patriarche d'Antioche : Sa Béatitudo le patriarche Nasrallah Sfeir, patriarche d'Antioche et de tout l'Orient pour les maronites (ils sont près d'un million au Liban et quatre à six millions dans la diaspora), Ignace Antoine II Hayek, patriarche d'Antioche pour les Syriens catholiques, unis à Rome au XVIII<sup>e</sup> siècle (ils sont près de quatre-vingts mille au Moyen-Orient) ; Maximos V Hakim, patriarche d'Antioche et de tout l'Orient, d'Alexandrie et de Jérusalem, pour les grecs-catholiques, unis à Rome au XVII<sup>e</sup> siècle (ils sont près d'un million et demi, mais plus de la moitié ont quitté le Moyen-Orient) ; Stefanous II Ghattas, patriarche d'Alexandrie pour les Coptes catholiques, unis à Rome au XVIII<sup>e</sup> siècle (ils comptent entre 150 et 200 000 fidèles). L'appellation copte fut donnée aux Chrétiens d'Égypte par les arabes au VIII<sup>e</sup> siècle.

Raphaël I Bidaouïd, patriarche de Babylone des chaldéens à Bagdad - Iraq. Au XVI<sup>e</sup> siècle la majeure partie des chaldéens s'est unie à Rome, et c'est en 1830 qu'un patriarche de Babylone a été nommé par Rome à la tête des chaldéens, (ils comptent près d'un demi-million de fidèles, dispersés à travers le monde); Jean-Pierre XVIII Gasparian, patriarche des Arméniens catholiques. Au XVIII<sup>e</sup> siècle eut lieu l'union à Rome du patriarche de Cilicie des arméniens, replié à Beyrouth - Liban (et qui sont le dixième de l'ensemble des Arméniens, qui sont environ quatre cent cinquante mille au Moyen Orient) ; Michel Sabbah, patriarche de Jérusalem, qui a juridiction sur les catholiques de rite latin d'Israël, de Jordanie et de Chypre (la restauration du Patriarcat latin de Jérusalem date de 1847). À noter que c'est en 1987 que le choix s'est porté, pour la première fois, sur

un prêtre arabe palestinien pour être patriarche latin de Jérusalem (les latins sont environ cent cinquante mille pour l'ensemble du Moyen-Orient).

Les Églises orientales, qualifiées ordinairement de vénérables, ont chacune son histoire, sa spiritualité, son mode d'organisation et notamment sa liturgie. Cinq grandes familles de rites se partagent ces Églises, elles sont toutes d'origine très ancienne. Le rite antiochien dont la langue originelle est le syriaque proche de l'araméen parlé par le Christ, est adopté par les Maronites et les Syriaques catholiques ; le rite alexandrin est adopté par les Coptes d'Égypte, le rite Byzantin est adopté par les Grecs-Melkites, sa langue originelle est le grec ; le rite syro-oriental est adopté par les Chaldéens, sa langue originelle est le syriaque ; le rite Arménien où la langue arménienne a remplacé la langue syriaque et grecque depuis l'invention de l'alphabet arménien, en 405, par saint Mesrop. Le rite latin, adopté par les Latins d'Orient, vient s'ajouter aux rites mentionnés.

Ces « vénérables » Églises, de vingt siècles d'âge, tiennent à affronter le XXI<sup>e</sup> siècle, toujours vivantes.

Il est légitime de se poser la question suivante : « Pourquoi les patriarches se sont-ils décidés à se réunir annuellement en congrès à partir de 1991 ? »

Il est évident que les Églises catholiques affrontent actuellement des situations inquiétantes jamais vécues auparavant dans ce Moyen-Orient. Nous mentionnons en premier lieu la division des Chrétiens eux-mêmes, notamment dans le monde arabe en face du nouvel ordre mondial qui se prépare. Malgré toutes les approches d'ouverture faites entre les divers chefs des Églises orthodoxes, antichalcédoniennes et chalcédoniennes, comme la rencontre de Paul VI avec Athénagoras à Jérusalem en janvier 1964, la rencontre de Paul VI avec le patriarche syrien Ignatius Jacoub III en octobre 1971, et celle de son successeur Mar Ignatius Zakkai avec Jean-Paul II en juin 1984 ; la déclaration commune de Paul VI et du Pape copte Chenouda II, en mai 1973 ; la rencontre de Jean-Paul II avec le patriarche de l'Église nestorienne Mar Dinkha IV ; enfin la rencontre du 13 mai 1983 de Jean-Paul II avec le patriarche Ignace IV Hazim, patriarche orthodoxe de l'antique siège d'Antioche. Malgré l'adhésion de la conférence des patriarches et évêques catholiques du Liban au Conseil des Églises du Moyen-Orient, (CEMO) en 1990, la permanence de la division s'avère comme quelque chose de très paradoxal et de très menaçant en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle. « *Nous serons chrétiens ensemble, ou bien ensemble nous*



*n'existerons plus* » disent les patriarches catholiques à leurs frères orthodoxes à la fin de leur premier congrès tenu au Liban en 1991. En outre, dans les circonstances présentes, la division suscite des rivalités mesquines qui peuvent provoquer un fanatisme hostile et malveillant. La divergence entêtée sur certains thèmes frise tellement le ridicule qu'elle pousse certains, déjà affaiblis intérieurement, à l'indifférence religieuse ou pis encore, à un relativisme déclaré.

Que dire ensuite des défis lancés aux chrétiens du Moyen Orient de la part d'Israël d'un côté et de l'Islam du monde arabe de l'autre. Il ne me semble pas nécessaire d'exposer en détail les sentiments hostiles et les comportements agressifs de la part des Juifs contre le Christ, les Chrétiens et le christianisme. Il fallait toutefois les mentionner.

En outre, tous les pays arabes ont acquis, en ce XX<sup>e</sup> siècle, leur indépendance. Ils se sont donné chacun sa propre constitution avec la législation qui en découle. Certaines législations sont explicitement discriminatoires à l'égard des chrétiens, d'autres ont plutôt une allure démocratique : monarchique parlementaire, nationaliste arabe, socialiste, frisant le marxisme parfois, libérale. En général les législations ne freinent pas les comportements discriminatoires qui rendent l'intégration des chrétiens presque impossible à l'intérieur de plusieurs nations arabes. Souvent, la qualité de chrétien constitue un handicap dans l'accès aux fonctions de l'État, dans la répartition des charges politiques, dans les examens et les concours, dans les subventions gouvernementales.

Avec l'indépendance politique, les pays arabes acquièrent aussi leur indépendance culturelle, qui fut marquée par un retour approfondi au patrimoine culturel propre dont ils furent violemment séparés pendant les siècles de domination étrangère, même musulmane. Autrefois, les circonstances poussèrent la grande majorité de l'intelligentsia musulmane en Orient à chercher l'éducation dans des établissements chrétiens. Leur culture religieuse était dispensée par des professeurs chrétiens. Quant au peuple, analphabète en général, il recevait un enseignement religieux centré sur les cinq piliers de l'Islam et les obligations morales recueillies dans la Chari'a. Actuellement, les écoles musulmanes se multiplient et se développent sans arrêt. Elles donnent un enseignement religieux systématique qui dégage l'originalité de l'Islam face aux religions monothéistes dont il se considère l'achèvement. Cet enseignement souligne les divergences fondamentales doctrinales entre les deux religions : musulmane et chrétienne. L'islam ac-

cepte la mission de Issa, Jésus, mais refuse sa divinité. Il accuse les chrétiens de falsifier les livres révélés et de défigurer le monothéisme véridique. Le refus radical des deux mystères fondamentaux de la doctrine chrétienne : l'Incarnation rédemptrice et la Trinité, que les musulmans enseignent et diffusent à travers les moyens de communication, ferme définitivement la porte au dialogue théologique, et il limite le dialogue aux valeurs spirituelles et morales communes qui animent en fin de compte la vie concrète et religieuse.

En outre, face à la grande poussée démographique musulmane, les groupes chrétiens se trouvent réduits à une minorité négligeable, incertaine de son avenir. Plusieurs chrétiens quittent leur patrie, ou bien ils ont l'intention de la quitter, pour aller vivre ailleurs. De fait, l'émigration des chrétiens prend des dimensions tragiques, car elle a déjà transplanté la majorité des fidèles, appartenant aux Églises chrétiennes, hors du Moyen Orient. Elle devient une hémorragie suicidaire pour les communautés chrétiennes qui sont nées dans ce Moyen Orient et y vivent depuis vingt siècles. La fidélité à un passé pétri de foi et d'espérance devient fragile devant la tentation d'un bonheur, vrai ou illusoire, que lui promet la civilisation moderne dans des pays modernes.

Les mass media diffusent dans tous les foyers des manières de penser, des valeurs courantes et des styles de vie, qui bouleversent fondamentalement les croyances, les principes moraux et les comportements éthiques traditionnellement transmis dans les différents milieux orientaux. Au nom de la liberté, tout comportement devient admis, voir même relationnellement justifié. La raison critique se permet de tout juger excepté sa propre référence comme juge de première et de dernière instance. Les Patriarches remarquent avec beaucoup d'inquiétude, les invasions païennes de la modernité qui finissent par désorienter indistinctement toutes les générations, et par les précipiter vers l'hadès, royaume de l'obscurité, et de toutes les absurdités dans les comportements.

Face à tous des défis très menaçants, les patriarches catholiques se convainquent qu'ils ne peuvent plus compter en premier lieu, pour se perpétuer en ce Moyen Orient, que sur eux-mêmes unis dans la foi, et en union très étroite et directe avec les fidèles de leurs communautés. En effet, ils constatent avec beaucoup de perspicacité, que les alliances étrangères tant politiques que religieuses, qui se présentaient autrefois comme protectrices et auxquelles ils avaient recours pour sauvegarder certains droits et solliciter certains privilèges, lors de l'empire Ottoman déclinant, s'avèrent ac-

tuellement totalement inacceptables, voire même dangereuses. En outre, les patriarches se voient de plus en plus dépourvus de l'appui intérieur que leur procuraient les leaders politiques chrétiens traditionnels, qui furent longtemps chefs de familles ou chefs de partis. Les transformations sociales ont fini par les éliminer presque tous.

Il faut à tout prix affronter la situation avec sagesse, courage et détermination, surtout après la guerre du Golf et ses séquelles mondiales et moyen-orientales. Dans son discours inaugural du premier congrès tenu par le conseil des Patriarches catholiques en 1991, le Patriarche Nasrallah Sfeir souligne toute l'importance de l'étape historique : « *Nous nous réunissons dans des moments décisifs pour l'avenir de nos Églises, notre région et le monde* ». En effet dit sa Béatitude « *Le Moyen-Orient s'est transformé en un foyer de luttes internationales tandis que l'humanité est à la recherche d'un nouvel ordre mondial* ». Dans les moments de trouble, il est normal d'aller puiser à la source la plus sûre, pour éviter d'être manipulé par ceux qui suscitent les luttes en créant des rêves illusoire et suicidaires. Sa Béatitude précise que dans ces circonstances nous nous réunissons pour nous inspirer de notre foi, espérance et charité, en vue de découvrir le dessein de Dieu pour nos Églises, dans ces moments difficiles ... Mais ces réunions ne doivent nullement être interprétées comme ségrégatives, preuve en est l'appel universel lancé afin « *d'associer tout le monde à nos problèmes et à nos perspectives qui prévoient le bien de tout le monde* ».

Dans tous les cas, certaines attitudes défaitistes et négatives doivent être rejetées définitivement sans hésitation : « *La période dans laquelle nous vivons n'est pas une période de crainte, de plainte, de lamentation et de fuite ...* ».

« *Les circonstances difficiles que nous affrontons ne doivent pas nous mener à la fuite, au cloisonnement, à l'isolement ou à la dissolution* ».

Pour s'engager sans crainte, il faut « *se débarrasser du complexe de minorité paralysant* », et « *ne pas limiter son souci à la survie* » mais « *contribuer dans tous les domaines de la vie publique (social, économique, politique, culturel, religieux)* ».

Ce sont les traits fondamentaux d'un programme d'orientation pratique que les congrès successifs et les lettres pastorales viendront détailler en s'appuyant sur les principes suivants :

1- Les fidèles sont appelés non pas à avoir la foi mais à vivre leur foi qui

leur impose un engagement historique où se déploie leur originalité. La conscience de l'originalité n'est nullement narcissique, repliée sur elle-même ; elle est plutôt communicative, très heureuse de découvrir, à travers le dialogue, d'autres originalités qui se dévouent au progrès de l'histoire commune.

2- Les fidèles sont appelés à dépasser l'appartenance sociologique statique vers la participation créatrice à l'intérieur de la communauté chrétienne, dans les divers pays du monde arabe et partout où ils sont dans le monde.

3- Les vertus théologales, foi, espérance et charité, animatrices des fidèles dans leur dialogue, leur convivialité, et leur engagement, confèrent à l'histoire un caractère non pas théocratique, mais théophanique.

#### VI- QUELLES SONT DONC LES DIRECTIVES PÉDAGOGIQUES MULTICULTURELLES ?

Les fidèles sont appelés non pas à avoir la foi mais plutôt à vivre leur foi. Celle-ci, n'est pas du domaine de l'avoir soumis à des transactions courantes, elle est du domaine de l'être menant à des engagements étudiés et décidés ! C'est dans la mesure où elle s'intègre à l'être du croyant que la foi transforme sa conduite personnelle et anime ses relations avec les autres. *« Notre foi dans le Christ est une source puissante d'énergie spirituelle. Elle demeura en nous dans le passé et nous a conduits dans les périodes difficiles et dans les bouleversements écrasants de l'histoire »*. Ce point de départ est indispensable, surtout en cette étape de l'histoire où les peuples s'acharnent avec opiniâtreté à s'emparer de sources d'énergie, afin de réaliser des gains rapides et d'étendre leur domination sur les peuples de la terre. Cette course vers la conquête des sources d'énergie est sans repos. Elle suscite des guerres d'extermination et d'asservissement qui s'étendent sans pitié ni miséricorde.

Il en est tout autrement de cette énergie spirituelle qu'est la foi. Elle a vivifié les fidèles tout au long de vingt siècles et elle a contribué à l'expansion de la vie et de la fraternité humaine.

Elle ne s'épuise jamais et ne peut être objet de vol. Elle est une source d'initiatives et de relations interminables en perpétuel renouveau.

Il est vrai que la foi est une vertu théologale qui relie le croyant à Dieu. Cependant, cette relation intime n'isole pas le croyant, elle ne le sépare pas

de ceux qui l'entourent. Bien au contraire elle l'engage à vivre avec les autres, éclairé par une nouvelle lumière. « *Plus nous découvrons Dieu, plus nous découvrons la Sainteté de l'homme* », disent les Patriarches. Il est impossible que notre foi en Jésus Christ et ses enseignements élèvent un obstacle entre nous et notre société. « *Par contre, disent les Patriarches, notre foi est une source d'inspiration qui nourrit notre engagement dans la société où nous vivons* ».

La foi ne se limite pas à donner un nouveau sens à notre relation avec autrui, mais elle éclaire d'une lumière nouvelle notre relation géopolitique : « *Dieu a voulu que cette région soit un lieu de notre rencontre, de notre interaction et de notre coopération, chrétiens et musulmans, dans une vie commune* ». Cette affirmation est une constante que leurs Béatitudes soulignent souvent. Nous ne sommes donc pas dans cette région par hasard, nous n'y sommes pas non plus par l'effet d'une lutte historique dont les divers facteurs demeurent discutables, nous n'y sommes pas non plus comme jetés par un destin aveugle auquel nous nous résignons des fois, ou contre lequel nous nous révoltons, d'autres fois. Nous sommes ici par la volonté de Dieu et nous sommes protégés par sa providence.

Cette vision de foi confère à l'appartenance des chrétiens à la terre une nouvelle efficacité et à leurs relations avec les autres, notamment les musulmans, un nouvel idéal, une nouvelle exemplarité. Le croyant est profondément certain que la volonté de Dieu est bienveillante, et qu'elle l'est davantage dans les moments de tribulation et d'obscurité. Cette prise de position croyante s'avère indispensable au départ de toute éducation chrétienne, car c'est d'elle que le chrétien puise son courage d'être, et qu'il s'engage individuellement et communautairement à construire l'histoire.

« *Il est impossible, disent les patriarches, qu'une communauté humaine demeure isolée dans la marche de l'histoire. Il n'est pas permis de se tenir en observateur étranger au cours de l'histoire* ». En d'autres termes, l'isolement signifie en fin de compte une abdication et une résignation totale à tout ce qui arrive, quoi que ce soit. Mieux vaut contribuer à la marche de l'histoire, même par une objection déclarée que par un isolement silencieux. L'histoire se fait grâce à la participation de ceux qui veulent la construire ; elle marginalise celui qui se tient en spectateur, fût-il individu ou bien communauté. Il revient donc à chaque communauté de former son projet à la lumière de ses convictions profondes et de ses données culturelles, et qu'elle s'engage avec sagesse, prudence et persévérance à la

réalisation de ce projet. Dans la vie, et particulièrement dans la vie communautaire, seuls les principes peuvent être absolus, théoriquement ; mais dans la pratique, basée sur le respect d'autrui, c'est une illusion suicidaire que de vouloir « *Tout ou Rien* ». Les compromis sont souvent les conclusions sages des dialogues ou discussions démocratiques.

Et de fait les Patriarches font remarquer que : « *L'engagement dans le cours de l'histoire n'empêche pas les peuples et les groupes d'être conscients de leur singularité et de leur originalité* ». Dans la mesure où une communauté est consciente de son originalité, elle se voue à l'action animée du sens de la dignité propre et du sentiment de respect pour l'originalité de l'autre. C'est dans le respect réciproque que la convivialité entre les diverses familles humaines devient possible, en dépit des difficultés qui peuvent surgir dans certaines occasions. Notamment, lorsque l'originalité trouve son principe dans la foi en une révélation divine qui prend en charge la totalité de l'existence humaine. Toute révélation divine impose la mission comme devoir fondamental, car elle s'adresse à tout le monde ; cependant puisqu'elle est divine, elle sollicite de la part de chaque personne une adhésion libre, sans aucune contrainte. Le respect de la liberté s'accompagne d'un effort assidu pour s'adapter aux autres sans se perdre en eux et pour collaborer avec les autres sans chercher à les dominer.

Effectivement les Patriarches constatent avec beaucoup de confiance que les « *Églises vivent et s'épanouissent au sein des interactions mondiales et régionales. Elles ont leur personnalité propre, dont l'originalité fort ancienne agit et se renouvelle continuellement. En elles croissent, de fait, les divers genres de renouvellement, comme des indices révélateurs de leur vitalité et de leur continuité, tout particulièrement dans le monde arabe qui constitue une unité géographique et culturelle, et qui recherche son identité et son mode d'existence à l'intérieur de ses frontières géographiques et au-delà, dans ses relations internationales* ». Les Églises ne sont pas des communautés closes et statiques. Elles se renouvellent depuis vingt siècles grâce aux diverses interactions où elles sont communicatives et assimilatrices. Elles sont conscientes de leur contribution historique dans la constitution du monde arabe qui recherche actuellement son identité. D'aucuns diraient que le monde arabe se passerait d'elles dans cette recherche, mais effectivement, l'identité qu'il trouvera avec Elles sera complètement différente et plus riche dans sa structure intérieure ainsi que dans ses relations internationales. D'ailleurs sans Elles, le patrimoine, dont le monde arabe est

si fier actuellement, aurait été grandement mutilé. De fait cette collaboration est un devoir et en même temps un idéal digne d'imitation.

*« En outre, notre terre, qui est la terre du dialogue historique entre Dieu et les humains, est appelée à une mission particulière au troisième millénaire de notre histoire, où la convivialité des humains se décide dans la rencontre positive et constructive entre les sujets de diverses religions, en général, et entre les fidèles des deux religions chrétienne et musulmane en particulier. La relation positive entre les religions, dans le monde d'aujourd'hui, serait très influencée par la relation entre ces religions en Orient, où chacune est née et se ressource ».*

Contrairement à toutes les prévisions établies, à partir du milieu du siècle dernier, par la civilisation matérialiste et positiviste, à propos de la fin inévitable des religions et de la domination absolue et définitive de l'esprit scientifique et séculier qui procurerait aux humains le bonheur terrestre, unique fin dernière recherchée par l'homme, l'étape historique que nous traversons démentit les prévisions optimistes des humanistes scientifiques, et montre que l'énergie spirituelle puisée à la foi religieuse demeure très forte, si ce n'est la plus forte, pour le maintien de la société, l'équilibre personnel et le triomphe sur les difficultés.

À partir de ces vérités, évidentes pour le croyant, les patriarches indiquent certains obstacles à la convivialité fructueuse. Il est indispensable que l'éducation aide les fidèles à les éliminer.

En premier lieu vient la mémoire historique où l'on ne cesse de passer et de repasser en revue les méfaits du passé, combien nombreux. Un premier devoir s'impose : *« guérir de la mémoire historique »*. Pour vivre ensemble, il est indispensable de commencer par une conversion, une catharsis qui purifie la relation avec l'histoire passée. Il est admis que l'engagement social est un devoir primordial, mais souvent la mémoire historique paralyse toute initiative. Des hostilités et des meurtres jalonnent l'histoire, ils peuvent ne pas dater d'un passé lointain, car certains ont des traces toujours vives dans les esprits. Une cure s'impose pour guérir la mémoire historique. Elle se base en premier lieu sur la foi, puis elle se sert de la sagesse prudente. Cette tâche éducative s'avère extrêmement difficile, pour l'éducateur et pour l'éduqué à la fois. Mais le présent et l'avenir l'exigent, et la foi aussi. L'éducation au pardon s'avère très nécessaire pour accepter de vivre avec tout homme, même s'il est un ennemi.

Le second obstacle à éliminer est le sentiment de déracinement et le

désir d'émigrer. L'engagement exige un enracinement dans le pays, peuple et terre. Les Patriarches constatent que les chrétiens frustrés se sentent étrangers dans leurs pays respectifs et se voient privés de tout sentiment d'enracinement dans la terre et de fraternité avec les voisins. Ils regardent vers d'autres pays dans l'espoir d'y trouver les moyens de vivre dignement. Leur patrie devient pour eux un hôtel de transition.

L'émigration a vidé l'Orient des communautés chrétiennes qui y vivaient depuis des siècles. Elle rend la vie, à ceux qui demeurent, plus dure. Elle les réduit à des minorités sans influence, incapables de contribuer aux projets publics. Les Patriarches supplient les fidèles de « *faire de leur mieux pour freiner l'hémorragie de l'émigration* ». Au Liban, l'émigration risque de transformer la structure démographique du pays, et par conséquent sa constitution politique. C'est ce que sa Béatitudo le Patriarche Sfeir souligne dans le discours inaugural du premier congrès tenu au Liban en août 1991 : « *Si l'émigration ne menace pas le destin des pays de la région, par contre au Liban, elle menace son destin, sa constitution, voire même la raison de son existence. On sait que le Liban est basé sur l'équilibre religieux chrétien-musulman. Si cet équilibre fait défaut, toute sa constitution serait en danger. Nous voulons faire tout ce qui est possible afin de l'éviter* ».

Il ne suffit pas de freiner l'émigration, il faut aussi libérer les résidents des obsessions et des préjugés qui les paralysent à l'intérieur des pays et bloquent leurs initiatives. Il se peut qu'ils ne soient pas eux-mêmes les créateurs des obsessions, car elles leur parviennent, souvent, des groupes environnants. Ces obsessions, qui les accompagnent tout au long de la vie, se stabilisent en eux par leur manque d'examen critique, par leur résignation aux idées-fixes imaginées, et par la hantise des bavardages quotidiens et des informations mal intentionnées qui défigurent la vérité. Il est tout à fait normal que résultent de tout cela un fanatisme religieux agressif, des conflits confessionnels et un cloisonnement dans la minorité qui augmente le sentiment de crainte, dans la mesure où le nombre des fidèles diminue.

Il faut éviter aussi le recours à la guerre et à la violence pour résoudre des problèmes, soit disant, religieux. Les humains défigurent les religions, qui prêchent constamment la fraternité et la tolérance, quand ils les transforment en cause de guerre, justifiant le recours à la violence. On les défigure davantage en mêlant la religion et la politique, car toutes les deux perdent ce qu'elles ont chacune d'original et de créateur.

Il est temps aussi de renoncer définitivement à toute recherche de privi-



lège, à l'intérieur de la communauté nationale, par souci de sécurité psychique. De tous temps, les privilèges réservés à certains groupes sociaux aboutissent à des révolutions sanglantes et exterminatrices. Les patriarches exhortent les croyants de ne plus se laisser bercer par une tentation qui s'est accentuée avec les interventions étrangères à l'intérieur de l'empire ottoman.

La quête des privilèges serait due à une foi sociologique, acquise comme un patrimoine hérité, et non pas à une foi authentique. Il est urgent de ne plus se contenter d'une foi héritée sans adhésion intérieure, il faut assumer librement sa foi. Mais comment le chrétien s'engagerait-il pour les valeurs chrétiennes s'il ignore sa foi, et du même coup son identité ? Il se comporte par fanatisme, et il risque d'abandonner son appartenance religieuse pour la moindre difficulté rencontrée à l'intérieur de la communauté elle-même.

Il va sans dire que la méditation approfondie de la foi éveille la conscience de l'originalité propre, qui refuse toute logique ségrégative et toute classification précipitée, diffuse, comme un prêt-à-porter.

L'éducation ne se limite pas à éliminer des obstacles, elle prend en charge l'éveil des esprits aux valeurs fondamentales. Les Patriarches insistent dans les lettres pastorales sur deux valeurs urgentes actuellement : la présence, la coexistence ou bien la convivialité.

Nous citons en premier lieu la "présence" en tant que réalité de foi. Elle exige le dépassement de soi et l'ouverture à autrui, où la vie ne se restreint pas en une recherche éperdue de l'intérêt propre. « *La présence, disent les patriarches, signifie que nous soyons dans le milieu social où nous vivons un signe de la présence de Dieu dans notre monde, cela nous exhorte à être "avec", "dans" et "pour", non "contre" ou "en dehors" ou "à la marge" de la société où nous vivons. La présence se situe entre deux opposés : l'isolement et la dissolution* ».

En outre « *la foi personnelle verse dans l'Église et elle la transforme en communauté vivante qui puise son existence, non pas des lois sociales passagères et changeantes, mais de l'amour divin qui nous rassemble dans le Christ par la grâce du Saint-Esprit* ».

Cette communauté ecclésiale perd souvent son originalité à cause de l'ignorance ou de la perte de la foi, elle se transforme alors en un corps social détaché de toute interaction vivante avec ses origines divines et son souffle saint.

Il est évident que la prière est, dans toute ses expressions, la sublime

manifestation de la présence chrétienne. La prière est une union féconde, elle relie l'homme à Dieu et elle resserre ses liens avec les autres. Elle débouche alors en un engagement créateur au sein de la société.

*« L'Église aussi est une présence qui s'accomplit par l'intermédiaire des Églises locales quand elles s'incarnent dans l'univers concret de l'homme. De fait, nos Églises en Orient ont manifesté une capacité suprême d'adaptation civilisatrice sans négliger leur dévouement au service de l'homme, tout homme, sans discrimination. Leur marche vers les biens du Royaume Céleste ne les distrait pas des affaires temporelles et terrestres, par contre elle développe leur décision à s'engager pour tout ce qui est humain. Elles se sont distinguées dans leur parcours par une dynamique assidue qui assimile les nouveautés et prévoit l'avenir. Elles s'évertuent à former les croyants à la participation engagée dans tous les domaines de la vie politique, et à assumer tout ce qui s'avère nécessaire comme initiative pour le bien de l'homme dans tous les domaines. Parmi les créatures de Dieu une primauté absolue revient à la personne humaine ».*

La "coexistence" ou bien "la convivialité" des chrétiens et des musulmans est la seconde valeur que doit inculquer l'éducation. C'est, sans aucun doute, une valeur fondamentale pour l'épanouissement du monde arabe. La "convivialité" ne se limite pas aux échanges quotidiens extérieurs qui tissent la trame de la vie sociale et économique, elle comprend aussi la participation à la vie publique dans tous les domaines : la citoyenneté qui signifie l'enracinement dans la terre et l'attachement aux compatriotes, l'appartenance authentique à la patrie, le service du bien public, la prise en charge de certaines responsabilités publiques. La "convivialité" souhaitée se trouve fondée dans la foi commune au Dieu unique, dans l'appartenance à une même patrie. *« Tout cela, disent les Patriarches, constitue un fondement solide pour tout effort qui tend à consolider les relations fraternelles et à les approfondir au présent et à l'avenir ».*

*« Le dialogue, continu de même que le contact personnel immédiat et fraternel, permettent aux deux parties de se découvrir réciproquement, loin des cadres préfabriqués et des idées préconçues ».* La connaissance de l'autre, son acceptation tel qu'il est, même différent, sont fondamentales pour la convivialité. Cela exige une transformation radicale dans la vision réciproque du christianisme et de l'islam. Elle doit être objective indépendamment des égards dus à la politesse. Tout livre qui expose des discussions stériles et non objectives, discréditant une religion ou bien des fidèles,

doit être définitivement exclu. Par contre, il faut que les chrétiens et les musulmans collaborent dans la rédaction des livres qui rapprochent les esprits et les cœurs.

La "convivialité" est sans doute menacée par tout genre de discrimination et en particulier la discrimination légale : *« Les chrétiens aspirent à être considérés comme citoyens au sens complet du terme, et non point comme une minorité qui demande la protection. Ils participeront alors d'une manière libre et responsable aux décisions concernant la vie de la nation, et ils serviront leur patrie de la meilleure façon »*. Plus les pays arabes progressent vers la démocratie politique et légale plus l'espoir d'égalité dans la citoyenneté grandit chez tous les peuples indistinctement.

Il va sans dire que les directives précédentes exigent un projet éducatif auquel doit contribuer toute la société. Les Patriarches mentionnent en particulier le trio éducatif traditionnel : la maison, l'école et la paroisse.

La maison est le foyer de l'éducation. Elle recueille de la société ses valeurs, ses concepts positifs et négatifs, elle les transmet à la nouvelle génération qui les accepte sans discussion. Le fanatisme confessionnel est très répandu à l'intérieur des maisons. Il fait passer aux enfants des images défigurées qui concernent les autres confessions et les autres religions. L'éducation à la convivialité doit commencer au foyer.

L'école, à son tour, joue un rôle important dans cette même éducation : *« Sur les bancs de l'école se rencontrent les élèves chrétiens et musulmans, ils trouvent l'occasion de s'influencer réciproquement durant les réunions. Ils découvrent ce que leurs voisins possèdent d'original. Ils pratiquent la convivialité à la lumière des concepts humains et religieux »*.

*« Il est certain que l'éducation religieuse confirme les valeurs spirituelles qui maintiennent nos sociétés, à condition que l'éducateur donne à ses élèves une orientation saine où il respecte la vérité à laquelle il croit, la religion et l'enseignement des autres. Tout citoyen éduqué religieusement constitue une richesse spirituelle et une garantie de progrès pour la société entière »*.

La paroisse et les institutions religieuses contribuent à rendre les fidèles de plus en plus mûrs par le moyen de l'éducation religieuse permanente et des œuvres paroissiales et sociales où sont appliquées les directives convenables. Il est nécessaire de s'abstenir définitivement de tout discours religieux agressif ou polémique qui risque de se transformer en fanatisme. En vue de sauvegarder la convivialité, les discours religieux doivent répandre la tranquillité dans les cœurs. En outre, une grande entreprise doit encou-

rager la diffusion des ouvrages qui exposent, objectivement, et favorablement, les divers concepts religieux.

Les directives pédagogiques multiculturelles nous permettent de tirer les conclusions suivantes :

1- L'action sociale et politique du Chrétien est un devoir dont les règles éthiques sont inspirées par la foi : conscience de l'originalité propre, respect de l'originalité du voisin, présence active et participative dans la convivialité.

2- Du moment que rien n'est encore définitif, et que l'humanité est à la recherche d'un nouvel ordre, les catholiques orientaux doivent se sentir responsables de participer à sa construction. La présence participative laisse nécessairement son empreinte sur les solutions prises, tandis que l'absence est toujours marginalisatrice.

3- Dans la marche de l'histoire, ce n'est pas la loi du grand nombre qui prévaut contre la minorité. Souvent, c'est la foi dans la fin poursuivie et le courage d'être d'une minorité qui décident du sort du plus grand nombre.

4- Dans les sociétés politiques modernes, la meilleure protection que l'on puisse souhaiter, est celle que l'on obtient grâce à une législation juste, appliquée avec équité.